LE CHARISME COMME CONDITION DU LEADERSHIP POLITIQUE

Patrick Charaudeau
Université de Paris XIII
CNRS-LCP

Le danger de sujets comme celui-ci (leader, leadership, opinion, démocratie) est de donner pour acquis la notion elle-même sans l'interroger. Or, il s'agit d'abord d'une question de langage, de savoir ce que signifient les mots qui sont employés par les divers acteurs sociaux, et qui circulent dans l'espace public. Le travail d'un analyste des discours est d'interroger les mots dans leurs divers emplois afin de voir à quelles notions ils correspondent, et de quelle réalité sociale ils témoignent.

Le dictionnaire définit *Leader* comme : « celui qui mène, dirige, conduit » (meneur d'hommes), et *Leadership* comme : « L'état, la condition »[1]. L'usage, quant à lui, distingue, à travers divers emplois, le "leader" comme celui qui, de fait, entraîne les autres (un groupe, une population), et ce quel que soit son statut social, et le "leadership" en ajoutant l'idée d'une position de *domination* par rapport à d'autres, qui peut être le fait d'un individu, d'un groupe, d'une entité quelconque. En outre, le leadership peut s'exercer dans divers domaines : politique (« Le leadership des Etats-Unis dans la guerre du Golfe » ; « Les missiles de cuba : affrontement entre deux pays pour le leadership sur la zone Caraïbe ») ; économique (« La Chine exerce son leadership en Afrique», « A nivel latinoamericano, tres son los países que tienen un leadership industrial : Brasil, México y Colombia », « Appel tiene el leadership en… », « Google tiene el leadership ») ; culturel (« Il fut une époque où les Rolling Stones exerçaient un véritable leadership sur les scènes internationales »). Mais il est vrai que, maintenant, les deux termes tendent à être employés l'un pour l'autre.

C'est plutôt la notion de "leader" qui m'intéresse, car elle renvoie à l'individu. En effet, une entité peut exercer un leadership, sans qu'il y ait nécessairement un leader. Par exemple, on peut constater que les USA ont continué d'exercer un leadership politique et économique dans le monde occidental, avec des présidents ayant peu d'image de leader : Lyndon Johnson (1963-69), Gerald Ford (1974-77) et Jimmy Carter (1977-81). Et l'on peut dire que c'est également le cas de Raul Castro qui actuellement dirige Cuba sans jouir de l'image de leader qu'avait son frère Fidel. Inversement, un leader peut exercer un leadership dans un certain domaine et pas dans d'autres. Exercer un leadership est une chose, être leader en est une autre.

Si l'on s'intéresse au leadership, il faut s'interroger sur sa nature et considérer son terrain d'exercice. En effet, un leadership peut s'exercer par la puissance militaire comme ce fut le cas des Etats-Unis lors de la guerre du Vietnam et de l'invasion de l'Irak, ou de façon plus ou moins guerrière, plus ou moins pacifique, à l'occasion d'actions colonisatrices. Mais il peut aussi exercer une omniprésence de fait dans un secteur où d'autres occupent peu de place, comme dans les marchés de l'alimentation, de l'énergie, de la technologie ou des biens culturels. Il s'agit également d'en apprécier l'extension, le leadership pouvant s'exercer à l'intérieur d'un groupe, d'un pays ou à l'extérieur de celui-ci. Chavez, par exemple, a pu exercer son leadership à l'intérieur de son pays, et même vis-à-vis de certains pays voisins, mais ne put étendre celui-ci à d'autres pays d'Amérique latine qui résistèrent malgré une communauté de projet

[1] *Dictionnaire historique de la langue française*, Le Robert, 1992.

politique : la Bolivie d'Evo Morales, l'Équateur de Rafael Correa, l'Uruguay de Mugica, le Brésil de Lula, les contextes socio-historiques et la composition des populations étant différents.

Si l'on s'intéresse au leader, il faut se demander à quoi tient sa position de leader : y a-t-il chez lui quelque chose de sa personnalité qui s'y prête ? Est-ce sous l'influence du groupe qu'il y parvient ? Sont-ce les circonstances sociales et politiques qui le font se révéler tel ? Et puis peut-il perdre sa qualité de leader, et à quoi cela tient-il ? Peut-il la retrouver ensuite ? Quoi qu'il en soit, lorsque c'est une personne (et non un système) qui exerce un leadership, s'il est préférable que celle-ci possède les qualités d'un leader fort, doté d'une image de puissance qui donne à sa personnalité une force symbolique hors du commun, il est alors opportun de s'intéresser au phénomène de la construction de cette image hors norme du leader que l'on appelle le *charisme*. C'est cette question que je vais traiter ici, en décrivant d'abord le processus par lequel un sujet peut s'autoriser à prendre la parole (processus de légitimation), puis celui par lequel il construit son image (processus de crédibilité)[2].

Du droit à la parole à l'image du sujet parlant

D'une façon générale, tout sujet qui s'exprime dans l'espace public a besoin, pour être entendu, d'être reconnu dans son droit à parler, car, en public, ne peut prendre la parole qui veut : c'est la question de la *légitimité*. Mais il a aussi besoin, *a minima*, d'être crû, et donc de construire de lui-même une certaine image, un certain *ethos* : c'est la question de la *crédibilité*. Dès lors se posent trois questions : le charisme a-t-il partie liée avec la légitimité ? *Ethos* et charisme sont elles deux notions identiques ou différentes et sont-elles dépendantes ou indépendantes des circonstances socio-historiques ? Je répondrai par avance à ces trois questions en posant que : *ethos* et *charisme* sont des catégories distinctes de la *légitimité*, et ce malgré l'ambiguïté de la position de Weber ; il faut distinguer *ethos* et *charisme* ; *ethos* et *charisme* dépendent des circonstances sociales de communication.

La question de la légitimité

Prendre la parole dans une relation interpersonnelle pose un problème, car c'est à la fois occuper l'espace de l'échange langagier au détriment de l'autre, lui imposer sa parole et l'obliger à entrer dans l'échange. Il faut donc que cette prise de parole soit justifiée. Prendre la parole dans l'espace public, et donc s'adresser à un auditoire, suppose que celui qui parle soit reconnu par son auditoire comme étant justifiée à le faire. La question est de savoir ce qui autorise l'orateur à parler et au nom de quoi il parle. Dans un cas comme dans l'autre, c'est une question de *légitimité*. D'une façon générale, le mécanisme par lequel on est légitimé est un mécanisme de *reconnaissance*, par le corps social, du droit à agir au nom d'une valeur qui est acceptée par tous. S'agissant de la légitimité du sujet parlant, il faut que quelque chose justifie sa prise de parole. Ce quelque chose vient d'une norme sociale instituée et reconnue par les autres. C'est une *position attribuée* par un système d'organisation sociale qui est reconnu par

[2] Ayant eu l'occasion d'exposer cette question dans divers colloques et écrits, certains de ces propos sont la reprise d'autres déjà publiés, principalement dans l'article : "Réflexions pour l'analyse du discours populiste", revue *Mots* n° 97, 2011, et dans l'ouvrage : *La conquête du pouvoir. Opinion, Persuason, Valeurs*, L'Harmattan, 2014.

tous les membres de la société. La légitimité se soutient donc d'une reconnaissance et d'une croyance collective.

La légitimité peut être attribuée par diverses sources. Par une *institution* qui attribue un droit reconnu par la loi et les règles. Cette légitimité dépend donc du système d'organisation sociale publique ou privée qui établit la position de supériorité d'un individu vis-à-vis des autres. Ce peut être la position de *commandement* dans un système hiérarchisé (Armée, Église, Administration, Justice, Diplomatie, etc.) ; une position de *responsabilité* (dans une organisation associative, politique) ; une position selon le *statut juridique* des personnes (parents vis-à-vis des enfants, tutelles, etc.). C'est la « légitimité traditionnelle bureaucratique » dont parle Max Weber[3] qui est fondée sur des *finalités* (lois, règles et systèmes bureaucratique), et attribuée par une *organisation* reconnue par le groupe social et à laquelle il adhère. On peut dire que cette légitimité est *évaluable* en ce qu'elle repose sur des critères répertoriables.

Elle peut être attribuée par la reconnaissance d'une autorité de *savoir* ou de *savoir faire* qui sera marquée par des diplômes, par des prix, par des titres honorifiques, par l'intronisation dans une société savante (l'Académie), par le résultat de performances sportives, tout ce qui constitue une sorte de miroir de reconnaissance. On trouve là la « légitimité rationnelle » dont parle Max Weber, qui serait fondée sur la *compétence* et/ou la *performance* de la personne. Cette légitimité est également évaluable car les critères d'attribution sont repérables. Mais il est une autre forme d'autorité, celle qui procède d'une *filiation*. Le fait par exemple d'être « bien né », d'appartenir à un même lignage et de recevoir l'héritage de ses ascendants : héritage du sang (aristocratie), héritage de propriétés et de biens (patronat dit de droit divin, transmis de père en fils), héritage de valeurs (les codes d'honneur). Cela suppose que les individus vivent dans un type de société et de régime politique qui se fonde sur l'autorité absolue de ces « ayant droit » et qu'ils reconnaissent à ceux-ci une légitimité de destinée.

La légitimité peut également être attribuée par une source *transcendantale*, sacrée, ce qui suppose de la part des membres de la société une croyance forte en l'existence de cette transcendance : le droit divin des rois, des représentants religieux (le Pape), des prophètes, voire des gourous. Il en résulte une légitimité qui permet d'exercer le pouvoir au nom d'une loi divine ou d'une force mystérieuse se trouvant dans "au-delà". Max Weber parle à cet égard de « légitimité charismatique » car elle est fondée sur des *valeurs* éthiques, religieuses, esthétiques, qui sont données par une *grâce* particulière dont serait investie la personne. Pour ce qui me concerne, je n'appellerai pas cette légitimité charismatique, car, on va le voir, pour qu'il y ait charisme, il y faut que quelque chose de plus s'attache à la personne, quelque chose qui n'est pas de l'ordre de la légitimité, ce pourquoi d'ailleurs le charisme n'est pas *évaluable*.

La question de la crédibilité

La crédibilité est avant tout une question d'image, d'image du sujet parlant. Il n'y a pas d'acte de langage qui ne passe par la construction d'une image de soi, que le sujet en question cherche à la construire ou qu'il s'en trouve affublée sans qu'il en ait véritablement conscience. Dès l'instant que l'on parle, apparaît, transparaît, émerge de soi une partie de ce que l'on est à travers ce que l'on dit. Cela peut être calculé, mais la plupart du temps cela se fait à notre insu, voire, parfois, malgré nous. Il ne s'agit pas ici

[3] Max Weber, *Économie et société*, Plon, Paris, 1971.

du positionnement idéologique du sujet, du contenu de sa pensée, de ses opinions, mais de ce qui ressort de son comportement, de ses façons de parler, de raisonner, du rapport qu'il entretient avec les autres et avec lui-même et qu'il offre à la perception des autres. Ce que dans la rhétorique ancienne on appelle l'*ethos.*

Deux questions se posent à propos de l'*ethos*. Une première se demande s'il existe un ethos *prédiscursif*. Autrement dit si l'image qui colle au sujet est perceptible avant même qu'il parle. Cette question a été amplement débattue dans divers écrits[4]. Il est évident que l'*ethos* résulte de la combinaison entre un *préconstruit* et un *construit*, du fait que tout sujet parlant a une double identité : *sociale* (en tant que personne) et *discursive* (en tant qu'énonciateur)[5]. Si l'on envisage l'acte de langage du point de vue de celui qui le produit, on ne peut nier que ce qu'il est en tant que personne, son être psychologique et social dont est constituée son histoire, a une incidence sur ce qu'il exprime à travers son physique, son comportement et sa manière de parler. Si l'on considère l'acte de langage du point de vue de celui qui le reçoit et l'interprète, il est loisible de penser que celui-ci construit l'image du sujet qui parle à partir de ce qu'il peut savoir de ses caractéristiques psychologiques et sociales auxquelles s'ajoute ce qui ressort de sa façon de parler.

Cela renvoie à la seconde question qui est connexe de la première : l'*ethos* procède-t-il du sujet parlant ou de l'autre, l'autre pouvant être l'interlocuteur, un auditoire ou un observateur ? La réponse est d'évidence dès lors que l'on considère que tout acte de langage, pour ce qui est de son sens, est le résultat d'une rencontre entre le sens intentionnel que pourrait tenter d'exprimer le sujet parlant et le sens que construit le récepteur en relation avec ses propres références. Le sens possible d'un acte de langage est le résultat d'une *co-construction* qui dépend de l'image que chacun des participants à un échange langagier construit de l'autre. Roland Barthes précise que l'ethos ne correspond pas à l'état psychologique réel de l'orateur ou de l'auditoire, mais à « ce que le public croit que les autres ont dans la tête »[6]. L'*ethos* est affaire de *croisement de regards* : regard de l'autre sur celui qui parle, regard de celui qui parle sur la façon dont il pense que l'autre le voit. Or, cet autre, pour construire l'image du sujet parlant, s'appuie à la fois sur des données préexistantes au discours et sur celles apportées par l'acte de langage lui-même. On avancera donc que le charisme, dans la mesure où il correspond à ce qui s'attache à la personne et lui construit une image, est une affaire d'*ethos*, et que c'est ainsi qu'il doit être traité.

Du charisme

Max Weber, en réfléchissant sur la nature des rapports de force qui s'instituent dans l'organisation et la gouvernance des sociétés, a abordé la question du charisme, phénomène qui lui semble essentiel pour expliquer les régimes politiques. On ne peut donc faire l'économie des définitions qu'il propose, en en soulignant cependant une ambiguïté. En effet, d'une part, il rattache le charisme à la *personne*, dans la mesure où celle-ci est touchée par une "grâce" : « Nous appellerons *charisme* la qualité extraordinaire d'un personnage, qui est, pour ainsi dire, doué de forces ou de caractères

[4] Voir entre autres : Dominique Maingueneau, "Problèmes d'ethos", *Pratiques* n°113-114, Metz 2002, et Ruth Amossy (dir.), *Images de soi dans le discours*, Delachaux et Niestlé, 1999.
[5] Voir, sous notre direction, *Identités sociales et discursives*, L'Harmattan, 2009.
[6] Roland Barthes, "L'ancienne rhétorique", *Communications* n°16, Seuil 1970, p. 211.

surnaturels ou surhumains »[7]. D'autre part, il rattache le *charisme* à la *fonction exercée* par le sujet et le relie au phénomène de « *reconnaissance* par ceux qui sont dominés (charismatiquement) »[8]. Il distingue donc un « charisme de fonction et d'autorité » qui serait de l'ordre de la légitimité, d'un « charisme magique » personnel qui relèverait plutôt de l'*ethos*. Ce n'est peut-être pas une ambigüité pour Max Weber, ça l'est pour qui sépare légitimité de crédibilité en ce que, comme on l'a dit, la première est un *attribué* par la reconnaissance sociale plus ou moins socialement instituée, la seconde une *construction* qui résulte de la convergence entre les caractéristiques physiques et psychologiques du sujet et sa manière d'être. Le charisme est une affaire d'*ethos*, et non de légitimité.

D'ailleurs, le dictionnaire, en montrant l'évolution du sens du mot charisme, maintient cette ambigüité et en même temps la dissipe en séparant le sens ancien du sens moderne. A l'origine, le grec chrétien *kharis* > *kharisma* employait ce mot avec le sens de « don, faveur, grâce d'origine divine », terme de théologie catholique (saint Paul). Puis, en sociologie politique (vers 1900) le mot signifiait « autorité, fascination irrésistible qu'exerce un homme sur un groupe humain »[9]. Dans cette définition contemporaine, il s'agit bien d'une affaire d'*ethos*. Le charisme est un *plus* qui vient se superposer à la légitimité. A preuve que l'on peut garder une légitimité (institutionnelle) sans avoir de charisme, comme on a pu le constater en France, lors de la campagne présidentielle de 2012[10]. Quant à la « grâce » qui viendrait au sujet, dont parle Max Weber, elle-même n'est pas suffisante pour avoir du charisme. Il y faut des conditions de personnalité, être *inspiré*, être *digne* de porter un message, et dès lors nous le rejoignons lorsqu'il dit que le charisme témoigne de la « qualité extraordinaire d'un personnage, qui est, pour ainsi dire, doué de forces ou de caractères surnaturels ou surhumains. »

Les conditions de l'ethos charismatique

Si le charisme est ce surplus d'ethos qui s'incarne dans une personne, avec sa part d'ombre et de lumière, on peut dire qu'il y a trois conditions qui président à l'*ethos* charismatique : sa source, sa manifestation, son interaction.

La source

En son fondement, le charisme renvoie toujours à *quelque chose d'ineffable*, d'impalpable, qui se trouve dans un « au-delà », un au-delà d'ordre divin : « Tout charisme prétend détenir un reliquat quelconque d'origine magique, ce qui veut dire qu'il est apparenté aux pouvoirs religieux et qu'il y a toujours en lui une grâce divine »[11]. Cependant, cet au-delà n'est pas nécessairement d'ordre divin. Il est vrai que le charisme s'attache à des personnalités exceptionnelles qui, initiés d'une façon ou d'une autre, prennent figure de prophètes, lesquels profèrent des annonces apocalyptiques ou épiphaniques, et qui se présentent comme des sauveurs venus d'un ailleurs, pour apporter le salut sur la Terre. En cela, on peut dire qu'il y a quelque chose de sacré qui

[7] Max Weber, *Économie et société*, op.cit., p.320.
[8] *Ibid*., p.321.
[9] Dictionnaire historique de la langue française, *op.cit*.
[10] Voir à ce propos notre : *La conquête du pouvoir. Opinion, Persuasion, Valeurs*, chap. II., L'Harmattan, 2014.
[11] Max Weber, *op.cit*.

imprègne le charisme. Mais cette transcendance s'est sécularisée au cours de l'histoire, l'au-delà pouvant être un lieu d'où sourd une puissance particulière, hors du commun des mortels, qui n'est ni définissable, ni atteignable, toujours cachée mais omniprésente. Et l'on trouve là, aussi bien des *forces du bien* (une sorte de pureté christique) que des *forces du mal* (la puissance obscure du Diable). Il y a donc, de toute façon, dans le charisme, quelque chose de *mystérieux*, de magique, qui provient d'une source invisible.

La manifestation

Le charisme est lié au corps. Si le leader charismatique est investi d'une grâce (divine ou païenne), il faut que sa personnalité *irradie* cette grâce pour que s'exerce une fascination. Tous ceux qui sont investis d'une grâce divine n'exercent pas ce pouvoir de fascination. Il faut donc que le leader charismatique par son propre corps soit porteur de cette *force de fascination* qui doit renvoyer à un *au-delà*. Le charisme vient du corps. Le charisme est « présentiel » par un processus d'*incarnation* d'une énergie, d'une densité, d'un prestige qui habite un corps d'où rayonne un indéfinissable qui attire, voire hypnotise.

L'interaction

Le charisme est une affaire d'échange. Il résulte de l'interaction entre des images et des regards qui entrent en résonnance et se font écho. Il faut que la personne charismatique se présente comme un *miroir-médiateur* de cet au-delà, de sorte que le public soit attiré dans un mouvement d'identification, et en même temps mesure que derrière le miroir il y a un idéal, une pureté, un absolu, inatteignable, une sorte de « désir inessentiel ». Car le charisme doit correspondre à un besoin d'identification de la part d'une opinion ou d'une communauté qui est en mal d'identité ou souffre de déchéance sociale. Ainsi, le leader charismatique devient un support d'identification dans l'illusion de faire atteindre un idéal.

Le charisme en politique

Le charisme en politique n'est pas le charisme des mondes artistiques et religieux. C'est dans le monde *religieux* que l'on trouve le messianisme sacré avec ses porte-paroles que sont les prophètes, à moins que la puissance divine se faisant homme, elle ne vienne elle-même sauver les hommes. Dans l'*artistique*, il ne s'agit plus de messianisme sacré mais de l'expression d'un monde intérieur qui serait en prise avec tous les désirs contradictoires du public, ses parts d'ombre et de lumière. Michael Jackson en est l'exemple emblématique plongeant jusque dans les souterrains des morts, des revenants, des mutants et de toutes les forces obscures qui ont commerce avec le diable[12]. Le charisme artistique a surtout besoin d'une certaine dose d'hystérie : l'artiste charismatique se *shoote* à l'amour du public et celui-ci le lui rend bien qui trouve à satisfaire un certain « idéal du moi »[13].

Dans le domaine *politique*, le charisme est d'une autre nature : l'acteur politique doit naviguer entre deux types de discours : discours à forte teneur symbolique et discours de fermeté pragmatique. Il faut que le discours du politique soit porteur de *valeurs* pour

[12] Amélie Dalmazzo, *Le charisme médiatique de Michael Jackson. Une figure polymorphe, transculturelle, transtemporelle et transmédiatique*, Collège iconique, Ina-éditions, 2011.

[13] Il ne s'agit pas ici d'entrer dans le détail de cette notion psychanalytique si complexe et discutée depuis que Freud en a fait une pathologie psychique autonome.

que le peuple puisse se voir dans le miroir d'une idéalité de « bien vivre ensemble », mais il faut aussi qu'il manifeste une force hors de l'ordinaire de celui qui l'exprime afin de donner l'impression que lui seul est en mesure d'atteindre cette idéalité. Encore faut-il que le leader soit entouré d'une nébuleuse, qu'il soit défini dans un flou qui permette de "possibles identifications", car le propre du processus d'identification est que celui dans lequel on se projette laisse de la place à ceux qui veulent entrer en lui. Il y faut un certain vide pour que puisse s'exercer une attirance (la saturation de l'espace rend impossible la projection de soi dans l'autre)[14], et, en même temps, pour que fonctionne le leurre d'une possible fusion source de fascination, il faut que le sujet charismatique laisse percevoir dans le tréfonds de lui-même un insondable, soit par l'immensité de la grandeur (De Gaulle), soit par la brutalité de la puissance, soit par la coexistence de contraires (ange/démon), tout ce qui fascine par son *indécidabilité*. Aussi peut-on déterminer plusieurs types d'ethos charismatique dans le domaine politique.

Le charisme messianique

On retrouve ici le charisme sacré de Max Weber :

> « Nous appellerons *charisme* la qualité extraordinaire (à l'origine déterminée de façon magique tant chez les prophètes et les sages, thérapeutes et juristes, que chez les chefs des peuples chasseurs et les héros guerriers) d'un personnage, qui est, pour ainsi dire, doué de forces ou de caractères surnaturels ou surhumains ou tout au moins en dehors de la vie quotidienne, inaccessibles au commun des mortels ; ou encore qui est considéré comme envoyé par Dieu ou comme un exemple, et en conséquence considéré comme un "chef" [*Führer]* »[15].

Il s'agit d'une figure qui excède le quotidien de l'humain avec sa part d'ombre et de lumière. Elle exige un ethos d'*inspiré*, d'*habité* par un message qui est promesse épiphanique ou annonce apocalyptique, tel qu'il est porté par les grands initiés religieux : les « prophètes ». Ceux-ci jouent un rôle de *medium*, transmetteur d'une voix de l'au-delà provenant de forces transcendantales.

Mais cette figure de prophète peut aussi s'incarner dans ce que l'on appelle « l'homme providentiel ». Lui aussi est annonceur d'avenir radieux, de promesse de libération du joug imposé par les élites, de rétablissement des valeurs traditionnelles. Retour à un Âge d'or, pour les uns (conservation), promesse d'une utopie et de « lendemains qui chantent », pour les autres (révolution). Ainsi l'homme providentiel peut-il, à l'instar de Moïse, se donner un rôle de *Guide*, de conducteur des peuples vers la terre promise, lançant un « ¡ Síganme ! » comme se plaisait à la faire le président d'Argentine, Carlos Menem (1989-99).

C'est cette figure contrastée que se construisit Hugo Chávez, lors de sa vie politique, jouant à la fois sur le *retour à un idéal perdu*, vers des valeurs fondatrices, et la *dénonciation de forces du mal*. Par exemple, en s'appuyant sur un prophète du passé, il s'en fait le représentant :

> «Simón Bolívar, el Libertador de Suramérica y líder inspirador de la revolución (…), un día soñó, en su delirio por la justicia, haber subido a la cimbre del

[14] Voir Jean Baudrillard, *De la séduction*, Galilée, 1970.
[15] Max Weber, *op.cit*., p.320.

> Chimborazo. Y allá, sobre las nieves perpetuas del espinazo de los Andes, recibió un mandato del señor tiempo, anciano sabio y de larga barba : "Anda y di la verdad a los hombres". Hoy he venido aquí, como portaestandarte de aquel sueño bolivariano, para clamar junto a ustedes : ¡ Digamos la verdad a los hombres !»[16], version païenne de la Bible.

Le leader exalte alors des valeurs identitaires, il renforce l'imaginaire des conditions utopiques du bien-être : *l'identité nationale*, la « nation », comme fondement de la communauté : « Oui, nous sommes en faveur de la préférence nationale car nous sommes pour la vie contre la mort, pour la liberté contre l'esclavage, pour l'existence contre la disparition », écrit Jean-Marie Le Pen[17]. Quant à Chávez, il exalte une identité originaire, le « mythe de la nation organique », car il s'agit pour lui de passer du ressentiment de l'abandon à la réappropriation d'un soi collectif sudaméricain : « (…) no nacional, no nacional venezolano, no nacional argentino, no nacional brasileño, no nacional boliviano o uruguayo oecuatoriano, sino nacional suramaricano. »[18] Mais aussi une *identité culturelle*, évoquant les valeurs qui renvoient à la *nature* et à tout ce qui est *originel*, de *filiation* et d'*hérédité* : « Nous croyons que la France occupe une place singulière en Europe et dans le Monde, car notre peuple résulte de la fusion unique en soi des vertus romaines, germaniques et celtes »[19], pour Le Pen ; référence à la tradition bolivarienne et à l'« árbol de las tres raíces », pour Chávez[20] ; référence aux mouvements de libération en citant le "Che", pour Evo Morales[21].

Le leader peut aussi se faire *prophète de malheur*, annonceur de catastrophes potentielles et stigmatisant les forces occultes qui en seraient la cause, développant une « obsession paranoïde », et donnant en pâture au peuple un « bouc émissaire » pour orienter la violence issue d'une frustration contre ce coupable de façon à déclencher le désir de sa destruction et réparer le mal (catharsis). Ce seront, ici, les immigrés, l'étranger, le Juif, là, les élites, l'État, comme vrais coupables en lieu et place du peuple innocent et soumis : « [La jeunesse de France] connaît aujourd'hui les fruits amers de la décadence économique, sociale politique et morale, les fléaux du chômage, l'individualisme forcené qui conduit à l'isolement et au désespoir. »[22] C'est un récit trilogique : dénonciation d'un mal > promesse de purification > transformation radicale immédiate. Annoncer les menaces qui pèsent sur les épaules de tout un chacun, en prédisant le temps de l'anarchie et du désordre, et sataniser les coupables sont une façon d'entretenir la *topique l'angoisse*.

---

[16] Cité par Elvira Narvaja Arnoux, in *El discurso latinoamericanista de Hugo Chávez*, BuenosAires, Editorial Biblos (Ciencias del languaje), p.65.
[17] *La lettre de Jean-Marie Le Pen* du 15 mai 1991, p.115.
[18] Elvira Narvaja Arnoux, in El discurso latinoamericanista de Hugo Chávez, *op.cit*.
[19] In *Nos valeurs*, La Documentation française, 4 mai 1988.
[20] Lire la conférence de Medófilo Medina "Las referencias ideológicas en la construcción del discurso del presidente Chávez, du 13 février 2009, lors du colloque *Les discours politiques en Amérique latine : filiations, polyphonies, théâtralités*, février 2009, Université de Paris-Est, voir sur le site : [http://site.adal.free.fr].
[21] Lire l'intervention de Christine Delfour : "Le discours d'Evo Morales : entre radicalisme discursif et pratiques réformistes", lors du colloque *Les discours politiques en Amérique latine : filiations, polyphonies, théâtralités*, février 2009, Université de Paris-Est, voir sur le site : [http://site.adal.free.fr].
[22] In Souchard M. et *alii*, *Le Pen. Les mots. Analyse d'un discours d'extrême droite*, Le Monde édition, 1997, p.48.

Tantôt sera stigmatisé l'*ennemi intérieur*, sous différents aspects : Les *formes de représentation politique et médiatique* (« la classe politique », « les élites froides et calculatrices », « l'Establishment », « les médias ») ; les *institutions* politiques et la *bureaucratie* par la confiscation techno-bureaucratique (« L'"Établissement", qu'il s'agit de renverser par une révolution de salut public… ») ; les *adversaires collectifs doctrinaires* (les *marxistes, socialistes, communistes, capitalistes*, *fascistes*, porteurs d'une idéologie contraire à la sienne propre) ; les *lobbies* (groupes d'intérêts du capitalisme anonyme, des transferts financier, de la spéculation, des grandes multinationales).

Tout cela fort bien résumé par cette déclaration de J.M. Le Pen :

> « L'établissement, qu'il s'agit de renverser par une révolution de salut public, désigne la classe dirigeante qui impose aujourd'hui son pouvoir. Les droits de l'homme sont des tables de la Loi. Il a ses évangiles selon Saint Freud et saint Marx. Il a son clergé, son architecte et ses maçons. Son lieu de culte, le Panthéon républicain, ses rites, il prêche la morale. »[23] Ce sont aussi les *oligarchies* (« une oligarchie internationale et cosmopolite… »[24]), l'une des bêtes noires de Hugo Chávez et de beaucoup de leaders populistes.

Tantôt le leader brandira la menace de l'*ennemi extérieur* qui est toujours présenté de façon globale et abstraite pour qu'il soit d'autant plus fantasmatiquement dangereux : l'*immigration* (« […] des hégémonies étrangères, de l'immigration, de la dénatalité, de l'insécurité de l'étatisme dirigiste et de la bureaucratie fiscaliste »[25] ; « [Les immigrés] vont nous ruiner, nous envahir, nous submerger, coucher avec nos femmes et nos fils ») ; l'*impérialisme* qui permet à Chávez de sataniser la figure de l'empire des Etats-Unis, transformant l'ennemi extérieur en ennemi intérieur : «El Diablo está en casa, pues. El Diablo, el propio Diablo está en casa. Ayer vino el Diablo aquí, ayer estuvo el Diablo aquí, en este mismo lugar. (…) el señor presidente de los Estados Unidos, a quien yo llamo "el diablo", vino aquí hablando como dueño del mundo»[26]. Le charisme du leader populiste, en ce qu'il invoque les forces du mal, révèle une *figure d'imprécateur.*

Le charisme césariste

Le charisme césariste est fait d'autorité et de puissance, et le leader aura recours à la force si besoin est (appui militaire). Mais surtout il se présente lui-même comme puissant, n'ayant peur de rien, un chevalier blanc sans peur et sans reproche, avec un comportement oratoire fait de "coups de gueule" (parfois même de "coups de poing"), lançant des *formules chocs*, maniant l'*ironie* et la *provocation verbale*, comme Le Pen et Chavez. Car il faut rompre avec la langue de bois (« dire tout haut » ce que personne n'ose dire), et montrer qu'on ne se décourage jamais : c'est la figure du *battant* :

> « Yo no soy de los hombres que se desalientan, a pesar de la legión de bienintencionados y de malintencionados que golpean permanentemente sobre mi

[23] Jean-Marie Le Pen, *Identité*, janvier 1990.
[24] *Idem* p. 76
[25] *Idem* p.48
[26] Elvira Narvaja Arnoux, *El discurso latinoamericanista de Hugo Chávez*, *op.cit.*, p.47.

> espíritu y mi sistema nervioso. Yo no soy de los hombres que se desalientan desfilando, como lo hacen entre una legión de aduladores y una legión de alcahuetes. Si eso pudiera desalentarme, si mediante eso pudiera algún día llegar a perder la fe inquebrantable que tengo en mi pueblo, habría dejado de ser JUAN PERON. »

Le charisme césariste a besoin de se doter d'un *ethos* de *guerrier*. Se faire le contestataire d'un ordre établi mauvais, et aller jusqu'à vouloir chasser las marchands du Temple, comme le fit le Christ. Se montrer rebelle, voir marginal, et surtout prendre l'attitude du *chef révolutionnaire*, du meneur d'hommes qui fascine et aimante les populations capables de le suivre jusqu'au sacrifice, comme Le Che et Fidel Castro. C'est ce que l'on a appelé le *charisme présentiel.*

Mais si le leader césariste se montre puissant, parfois même brutal, il faut qu'il se dise *représentant du peuple*. Le lien entre le chef et le peuple doit être plus sentimental qu'idéologique. Dans le face à face entre le leader et les masses, il doit y avoir fusion, ce qui lui donne une légitimité plébiscitaire. Le peuple est appelé à engendrer un élan collectif, à se dépasser lui-même, à se fondre dans une « âme collective », en reportant son désir sur un personnage hors norme, dans un rapport de *confiance aveugle*, parce que ce leader est supposément sincère et authentique (« Je suis tel que vous me voyez », « Je fais ce que je dis » : « Porque Chávez no es Chávez. Chávez es el pueblo venezolano. Vuelvo a recordar al gran Gaitán cuando dijo (…) : "Yo no soy yo, yo soy un pueblo". »[27]

Le leader césariste a lui aussi sa part d'ombre. Il peut aller au-delà de la simple énergie, et exprimer, par des paroles et des actes de domination, de coercition, plus ou moins violents, parfois même cruels, un désir de puissance absolue. Il devient alors un *chef dominateur* qui fait montre d'autoritarisme brutal, avec des comportements paranoïaques et pervers (Hitler, Staline). Il impose un modèle unique de vivre ensemble, abolit les différences identitaires, joue sur les passions en dénonçant les ennemis et en désignant des boucs émissaires, gouverne par la terreur jusqu'à plonger le peuple dans une soumission consentante, et finit par instaurer un régime totalitaire qui peut devenir génocidaire.

Il y a eu dans l'histoire divers représentant de ce type de leader ayant un charisme césariste. On en a donné des exemples, mais les femmes ne sont pas absentes de ce catalogue, alliant charisme messianique et charisme guerrier, dotées d'une énergie hors du commun, et se montrant battantes, meneuses d'hommes, telles les Jeanne d'Arc, Aliénor d'Aquitaine, Dolores Ibarruri et autres Pasionaria de l'histoire.

Le charisme énigmatique

Face à la brutalité du charisme césariste, on peut évoquer une autre figure : la figure *trouble du séducteur*. Le charisme qui naît du *mystère* d'une personnalité dû à un mélange subtil d'ombre et de lumière. François Mitterrand en est un représentant. François Mitterrand qu'on appelait le Sphinx pour son côté impénétrable, qui ne livrait pas ses pensées ni ses raisons profondes, sachant séparer le public du privé et garder ses secrets jusqu'à l'opportunité de leur annonce (la révélation de l'existence de sa fille Mazarine Pingeot[28]). Mitterrand, le madré, le rusé, rendant ses intentions insaisissables derrière un regard interrogateur, accompagné parfois d'un sourire indéchiffrable.

[27] Elvira Narvaja Arnoux, *op.cit*., p.46.

[28] Qu'il eut, sans que personne ne le sache, avec une autre femme que Danielle Mitterrand.

Mitterrand, « *il fiorentino* », l'homme de lettres cultivé, à la plume élégante et acerbe. Mitterrand, le maître des symboles qui commence avec la cérémonie d'investiture au Panthéon en déposant une rose sur la tombe de Jaurès, puis lance le discours de Cancun :

> « Salut aux humiliés, aux émigrés, aux exilés sur leur propre terre qui veulent vivre et vivre libres. Salut à celles et à ceux qu'on bâillonne, qu'on persécute ou qu'on torture, qui veulent vivre et vivre libres. Salut aux séquestrés, aux disparus et aux assassinés qui voulaient seulement vivre et vivre libres… »[29]

Mitterrand et la célèbre poignée de main avec le chancelier Helmut Kohl, lors de la Commémoration de la bataille de Verdun. Mais aussi le Mitterrand au passé vichyste, décoré par Pétain de la Francisque, le Mitterrand aux amitiés douteuses (Bousquet). C'est, paradoxalement, cette part d'ombre négative qui contribue à la construction de son charisme énigmatique, le mal étant toujours une interrogation qui fascine.

Le charisme du Sage

Le charisme du *sage* est, lui, au-dessus des contingences politicardes. Le vrai sage est en dehors du champ du pouvoir, il n'a pas d'autre horizon que l'idéal humain et se situe par-dessus les contradictions humaines. Il est emprunt de compassion humaine sans émotion, car c'est en toute intelligence qu'il pense pour le peuple. Il se sent en empathie avec lui, il cherche à le sauver, non pour des raisons électoralistes comme les leaders populistes, mais parce que c'est là sa raison d'être.

C'était le cas du Sénat romain, assemblée de sages qui, à l'époque de l'empire romain, n'avait aucun pouvoir mais dont les sentences et les recommandations étaient suivies d'effet. Il y a aussi quelque chose de l'oracle chez le sage qui le rapproche du charisme transcendantal. Évidemment, on aura du mal à trouver ce genre de charisme en politique, haut lieu de lutte pour le pouvoir. Mais on peut évoquer les figures de Gandhi et du Dalaï-Lama comme représentatives de celui-ci.

Cependant, certains politiques ont cet art de prendre, parfois diverses postures de monarque souverain, de père protecteur, de guide ou de berger, comme ce fut le cas de De Gaulle au moment du processus de décolonisation de l'Algérie (« Je vous ai compris ») ; du roi Juan Carlos d'Espagne, lors de la tentative de coup d'État par le lieutenant colonel Antonio Tejero[30] ; de François Mitterrand faisant tous les ans son pèlerinage à la roche de Solutré et s'instituant en oracle auprès de sa suite composée des proches, des amis et de quelques journalistes pour que sa parole soit diffusée. Cette posture charismatique de sage fait alors *figure de fondateur*.

Le charisme alma mater

Enfin, bien que les femmes soient moins présentes au sommet du pouvoir, on peut également observer que dans l'histoire politique il y eut des femmes charismatiques qui montrèrent avoir un certain pouvoir d'attraction sur les peuples. Mais ce n'est ni par un charisme césariste, ni par un charisme énigmatique, ni par un charisme de sage. Et s'il y

[29] Discours dit de Cancun, devant le monument de la Révolution à Mexico, le mardi 20 octobre 1981.
[30] En février, 1981.

a quelque chose de messianique dans ce charisme féminin, c'est plutôt par sa force génitrice faite de compassion, d'empathie avec la douleur des autres, et en même temps d'espérance régénératrice dont elle nourrit les âmes. Pour cela, on peut appeler ce charisme : *alma mater*. Ce fut le cas d'Eva Peron, surnommée Évita, épouse de Juan Peron qui dirigea l'Argentine de 1946 à 1955. Elle fut l'inspiratrice d'une politique en faveur des plus démunis (*los descamisados*), ce qui lui valut, entre autres titres, celui, emblématique, de *Jefa Espiritual de la Nación*.

Sans en arriver à ce point, Ségolène Royal, lors de la campagne électorale de 2007, apparut à plusieurs reprises, sous la figure de *Madonne*, toute habillée de blanc ou de rouge, et tenant des propos de mère du peuple : « En tant que mère, je veux pour tous les enfants qui naissent et qui grandissent en France ce que j'ai voulu pour mes propres enfants » ; « Je suis une femme, je suis une mère et je peux l'assumer dans ma relation au pouvoir… » ; mère porteuse de la voix du peuple : « J'ai voulu que les citoyens reprennent la parole pour que je puisse porter leur voix. »[31]

De la variabilité du charisme

En politique, le charisme, construit ou naturel, est rarement dans un état pérenne. Souvent, selon les circonstances, l'homme ou la femme politique, prend des figures différentes au gré des discours et de l'auditoire auquel il/elle s'adresse. De Gaulle, par exemple apparaît avec un charisme tantôt prophétique, tantôt de chef ; Chavez également, son charisme de chef s'exprimant davantage de façon césariste ; Mandela et Martin Luther King apparurent tantôt comme chefs de guerre, tantôt comme sages, tantôt comme prophètes. Et chez les femmes, Évita, la Pasionaria, voire Ségolène Royal[32], combinèrent également des charismes de chef de guerre et d'*alma mater*, tel le tableau de Delacroix montrant la "Liberté guidant le peuple".

Le charisme peut aussi se perdre : De Gaulle après la révolte de Mai 68 ; Lionel Jospin après avoir déclaré que « l'État ne peut pas tout. », Michel Rocard après sa déclaration d'une France qui « ne peut pas accueillir toute la misère du monde. » ; Ségolène Royal dont le charisme tombe après la défaite et même se retourne contre elle ; Nicolas Sarkozy lors de la campagne de 2012, face à un François Hollande qui pourtant n'avait guère de charisme. Enfin, il faut se garder de penser le charisme de façon universelle, car il dépend des imaginaires des peuples et donc des contextes socio-culturels. Par exemple, il n'est pas sûr qu'un Fidel Castro aurait le même impact charismatique en Europe, ni même dans certains pays d'Amérique latine, quand on voit que José Mugica, dit « Pepe Mugica », tout à l'opposé de la faconde castriste, fut considéré en Uruguay comme un président charismatique. Il faut vraiment que le leader charismatique colle à l'imaginaire du peuple.

Conclusion

On a dit que le processus charismatique résulte d'un jeu de miroir entre une personne et un public. Il est évidemment difficile de savoir ce que produit réellement le leader charismatique auprès de son peuple, d'autant qu'il faut diviser celui-ci entre les militants

[31] Pour ces citations, voir notre étude de la campagne présidentielle de 2007, in *Entre populisme et peopolisme. Comment Sarkozy a gagné !* Vuibert, 2008.

[32] « La femme est un animal politique, comme un homme », in *Entre populisme et peopolisme… op.cit.*

qui adhèrent aveuglément à la figure du leader, les sympathisants qui seraient prêt à se laisser séduire, et les apolitiques, non engagés, indécis, fluctuants dans leurs opinions, et qui peuvent, eux aussi, tomber dans le piège de la séduction ou au contraire y rester indifférents[33].

Mais on peut dire que le processus d'identification se fait dans l'illusion d'une « synthèse du Moi » entre conscience de pluralité et désir d'unicité. Et celui qui joue le rôle de support de cette identification doit avoir le corps dans lequel on veut entrer. Cela se fait par divers biais, d'ordre chimique (animal) un peu comme dans le "coup de foudre" de la relation amoureuse, pour ce qui est de l'inconditionnalité de l'adhésion, ou d'ordre affectif, pour ce qui est de l'adhésion par admiration.

Références

Alain Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, Le Robert,

Amossy R. (dir.), *Images de soi dans le discours*, Delachaux et Niestlé, 1999.

Barthes R., "L'ancienne rhétorique", *Communications* n°16, Seuil 1970.

Baudrillard J., *De la séduction*, Galilée, 1970.

Charaudeau P., "Réflexions pour l'analyse du discours populiste", *Mots* n° 97, 2011.

— (dir.), *Identités sociales et discursives*, L'Harmattan, 2009.

— *Entre populisme et peopolisme. Comment Sarkozy a gagné !* Vuibert, 2008.

— *La conquête du pouvoir. Opinion, Persuason, Valeurs*, L'Harmattan, 2014.

Dalmazzo A., *Le charisme médiatique de Michael Jackson. Une figure polymorphe, transculturelle, transtemporelle et transmédiatique*, Ina-éditions, 2011.

Delfour C., "Le discours d'Evo Morales : entre radicalisme discursif et pratiques réformistes", colloque *Les discours politiques en Amérique latine : filiations, polyphonies, théâtralités*, février 2009, Université de Paris-Est : [http://site.adal.free.fr].

Maingueneau D., "Problèmes d'ethos", *Pratiques* n°113-114, Metz 2002.

Medina M., "Las referencias ideológicas en la construcción del discurso del presidente Chávez, février 2009, colloque *Les discours politiques en Amérique latine : filiations, polyphonies, théâtralités*, février 2009, Université de Paris-Est : [http://site.adal.free.fr].

Narvaja Arnoux E., *El discurso latinoamericanista de Hugo Chávez*, BuenosAires, Editorial Biblos (Ciencias del languaje), 2008.

Souchard M. et *alii*, *Le Pen. Les mots. Analyse d'un discours d'extrême droite*, Le Monde édition, 1997.

Weber M., *Économie et société*, Plon, Paris, 1971.

[33] Pour ces catégories d'électorats, voir notre *La conquête du pouvoir…, op.cit*.